

De notre envoyé spécial au Sri Lanka

Trois jours chez

La forteresse tamoule de Jaffna est tombée. Mais la tenaille indienne s'est refermée sur le vide. Et « Petit Frère », avec ses 2 500 combattants, va continuer la lutte

Il y a d'abord ce minuscule point noir à la base des nuages, comme une imperfection sur la blancheur des cumulus de la mousson. On croit à une illusion d'optique, à un défaut du ciel. Mais le point se fait tache. Il grossit, devient brillant et métallique. Dans la pirogue, les quarante passagers font silence. Là-haut, la forme se rapproche avec un sale bruit de bourdon.

« Héli ! Helicopter !... », souffle un jeune paysan tamoul. La jetée est encore à cinquante mètres. La pirogue trop lourde se traîne sur l'eau et l'hélicoptère plonge maintenant vers le lagon, le Jaffna. A bord, la panique fait danser l'embarcation jusqu'à la nausée.

Cette fois pourtant, l'appareil n'a pas daigné couler la cible dérisoire à la merci de ses canons. Au dernier moment — mais pourquoi donc ? —, il s'est cabré pour regagner les nuages. Deux heures plus tôt exactement, au même endroit, un autre hélicoptère a touché quatre civils. Des impacts de balles sont encore visibles sur la jetée et le quai. A peine l'appareil disparu, la pirogue a repris son va-et-vient. Les Tamouls n'ont pas le choix. Ce doigt de mer reste la dernière voie clandestine entre l'île de Ceylan et la péninsule de Jaffna. A l'est, on ne passe plus. L'armée indienne interdit la route de la passe des Eléphants.

Jaffna est un piège en forme de doigt recourbé à l'extrémité nord du Sri Lanka, un cul-de-sac où 2 500 guérilleros indépendantistes tamouls, les Tigres du LTTE (Liberation Tigers of Tamil Eelam), affrontent 20 000 hommes de l'armée du pays le plus puissant de la région. « La résistance des rebelles tamouls aura cessé quand j'aurai fini ma cigarette », disait le chef d'état-major indien.

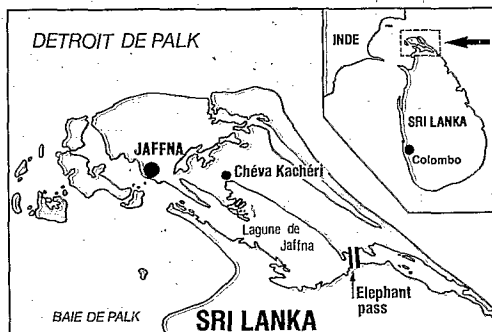
New Delhi a envoyé ses combattants d'élite,

sikhs et Gurkhas. Elle a fait donner ses chars, ses mortiers et son artillerie... et voilà deux semaines maintenant que l'on se bat. Politiquement, la guerre est déjà un échec. L'armée indienne était venue ici comme force de paix pour faire respecter les accords passés le 29 juillet dernier entre les leaders de la guérilla tamoule et le gouvernement du Sri Lanka. Le texte est devenu lettre morte au premier automne. New Delhi a cru qu'elle jouait sa crédibilité de superpuissance régionale. La force de paix a voulu faire la police ; elle est entrée dans la guerre. A son tour, l'Inde achoppe sur l'insoluble équation du Sri Lanka.

Le rapport de forces ? D'un côté, plus de 75 % de Cinghalais, bouddhistes et dominants ; de l'autre, des Tamouls, hindouistes et rebelles. Entre les deux communautés, un contentieux historique, une haine ethnique et une violence inouïe. A l'insurrection de 1983 les Cinghalais ont répondu en égorgant les Tamouls dans les rues de Colombo, la capitale. Les uns brûlent les villages, les autres exécutent tous les passagers — hommes, femmes et enfants — des trains ou des bus. On se massacre à coups de fusil, de couteau et de hache. Ou à mains nues s'il le faut. Plus de 10 000 morts en quatre ans, des centaines de villages en flammes, l'exode des réfugiés, le pays coupé en deux par la peur... Il y a du sang sur la moquette du paradis.

Trop de sang. La rupture est maintenant consommée entre guérilleros tamouls et gouvernement cinghalais. L'Autre est trop différent : il faut donc l'écraser ou s'en séparer. A Jaffna, les Tigres, sourds aux appels à la reddition, meurent en rêvant de l'indépendance de l'Etat tamoul : l'Elam.

« Héli ! Helicopter... » A peine le pied posé



sur la péninsule, il faut rechercher l'abri de la végétation, sauter dans une camionnette qui fonce, klaxon bloqué et illusoire drapeau blanc à la portière pour un slalom de plusieurs kilomètres entre cocoteraies et rizières jusqu'au quartier général des Tigres, à Chéva Kacheri. Dans la villa du LTTE, en plein centre du village, les habitants épuisés dorment bouche ouverte à même le carrelage. Un adolescent à la main bandée ne quitte par son talkie-walkie. Un autre note sur un cahier d'écolier les informations qui arrivent des avant-postes ; la situation est désespérée. « Les Indiens devaient nous sauver, ils sont en train de nous détruire. Ça fait mal », lâche un combattant.

Paradoxe : New Delhi a longtemps favorisé la rébellion tamoule. Base de repli, camp d'entraînement, quartier général des leaders de la guérilla, fourniture d'armes et de munitions, l'Etat indien du Tamil Nadu, à une heure d'avion du Sri Lanka, a servi de cordon ombilical à la guérilla : « L'Inde a créé le monstre, constate un avocat cinghalais. Elle doit maintenant le décapiter. »

En deux semaines, l'armée indienne a réussi à prendre la péninsule en tenailles et elle commence à refermer les mâchoires. A l'ouest, Jaffna est maintenant isolé ; les Tamouls ont perdu les hôtels du centre ville, la banque, la poste et la gare routière... On se bat rue par rue, maison par maison, les Tigres ont désormais le dos à la mer.

A l'est de Chéva Kacheri, une vaste colonne indienne, partie de la passe des Eléphants, progresse le long de la côte. Elle sera là dans deux jours au maximum. Pour atteindre cette zone de combat, il suffit de rouler six kilomètres le long de la voie ferrée vers Usan. On traverse d'abord la place du village où les civils vous agrippent les mains en demandant si l'on peut encore s'échapper vers la mer ; on remonte le flot dense des réfugiés qui fuient les bombardements. Où pourront-ils aller ? Avec 1 300 000 Tamouls, la péninsule est surpeuplée. Cette guerre se fait au milieu de la population.

Après Usan, il faut abandonner la route principale et suivre les Tigres le long des chemins de terre entre des maisons clôturées de nattes de bambou. A l'abri des regards ; mais pas des obus de mortier. Un étrange bruit de bouteille que l'on débouche annonce le départ

les Tigres



Philippe Sygna

Vellupillai Prabhakaran, le leader du LTTE

du premier tir. Les Tigres se jettent au sol, les mains sur les oreilles et ils comptent en silence. Vingt secondes plus tard, l'obus tombe à huit cents mètres de là. Les bruits de bouchon se succèdent. Vingt secondes à attendre, c'est long ! Une vingtaine d'obus de quatre-vingts millimètres tombent tout autour sur les toits et les jardins des maisons ; les Indiens bombardent à l'aveuglette. « *On peut freiner leur avance, mais pas les arrêter* », explique Naku- lan entre deux explosions. Il a 26 ans, une kalachnikov, et une ampoule de cyanure attachée autour du cou : « *En cas de défaite, de capture et pour éviter la torture* », dit-il. Tous les Tigres serrent contre eux ce cordon de la mort. Le 5 octobre dernier, dix-sept prisonniers, membres du LTTE, devaient être transférés à Colombo ; ils n'ont pas hésité à casser leur ampoule entre les dents.

Détermination et discipline de fer ; Naku- lan ne boit pas, ne fume pas et évite les femmes. Il n'a qu'un seul dieu : Vellupillai Prabhakar- an, le chef des Tigres, surnommé Thamby, « Petit Frère » en langue tamoul. Moine-sol- dat, redoutable stratège, tireur d'élite capable de toucher une cigarette à cent pas, maniaque du secret, souriant et impitoyable, « Petit Frère » est devenu la figure mythique qui impose à ses troupes un strict code moral, puri-

tain, austère et féroce. A 21 ans, il a abattu de sa main, en pleine rue, le maire tamoul de Jaffna, suspect de compromission avec le régime de Colombo. Aujourd'hui, le chef peut être satisfait, ses Tigres font face et piègent toutes les routes avant la retraite. Les Indiens redoutent ces mines de cinquante kilos actionnées par télécommande, capables de faire sauter n'importe quel blindé, et les bombes de grenaille, de clous et de boulons qui explosent en arc-en-ciel et vous découpent en morceaux. « *Bloody mines*, dira un colonel sikh en frappant rageusement sa botte avec son stick doré, *les mines, voilà ce qui nous a le plus gênés.* »

Jaffna est tombé deux jours plus tard et l'armée indienne a fait le bilan de ses pertes : 143 morts, 541 blessés, 34 disparus. Les Tigres, eux, auraient perdu quelques centaines d'hommes. De chaque côté, on a brûlé les corps sur des bûchers comme le veut la tradition.

Et les civils ? Qui oubliera les regards de ces milliers de réfugiés du temple indien d'Am- man et la vision de familles entières dormant à même la terre dans la nuit de Jaffna ?

Et les enfants amputés, entassés dans l'hôpi- tal de Jaffna ? Et les morts, les disparus, les prisonniers ? Personne ne connaît leur nom- bre. L'armée indienne a interdit à la presse et à la Croix-Rouge internationale de venir sur les

lieux des combats : New Delhi a fait une guerre à huis clos.

La forteresse tamoule de Jaffna n'est plus. Mais la pince indienne s'est refermée sur le vide. « Petit Frère » est resté invisible. Et la grande majorité des 2 500 Tigres se sont fon- dus dans la population ou ont réussi à fuir par bateau vers l'île de Ceylan.

Dans le vieux fort hollandais de Jaffna, le commandant sikh a promené les journalistes sur le mur d'enceinte qui domine la ville : « *Regardez ! Tout est calme maintenant* », a dit un militaire. Il avait à peine fini la phrase que deux explosions et des rafales de kalachni- kov éclataient à quelques centaines de mètres. Un drapeau rouge du LTTE flottait encore au sommet du château d'eau de la ville. « *Tout est calme dans ma zone. Ailleurs, c'est vrai, il reste encore quelques poches de résistance* », a rectifié le commandant, l'air un peu pincé :

« *L'armée indienne n'est pas près de repar- tir, a soupiré un journaliste cinghalais. A l'évi- dence, la guérilla va se reconstituer dans la jungle, au centre de l'île. Puis les Tigres vont recommencer à faire sauter les routes et à atta- quer les casernes.* »

Eternel problème tamoul. Et si la guerre au paradis était aussi une guerre pour l'éternité ?

JEAN-PAUL MARI ●